

Dieu et Camille Flammarion: une relation tourmentée.

En ce milieu du XIXe siècle, quoi de plus compréhensible pour des parents que de destiner leur fils Camille à la prêtrise. Quoi de plus louable aux instituts catholiques que d'accorder la gratuité des études aux jeunes envoyés par des parents ruinés suite à une faillite. Tel était le cas des Flammarion. La voie de Camille était donc toute tracée. Jusqu'à ses treize ans, deux curés vont lui donner successivement une éducation étonnamment ouverte, allant du catéchisme à l'étude de « l'école de la Vie », comme disait ma grand-mère. En 1853, il quitte son village de Montigny-le-Roi pour un collège de Langres, et ses parents ruinés le quittent pour gagner (à) Paris. Là encore, ses supérieurs, toujours sous le coup de la Constitution civile du clergé (1790), lui communiquent une vision du monde nullement conservatrice mais attentive à une société plutôt laïcisante. De plus, ils le confortent dans son intérêt pour la nature, sur la Terre comme au Ciel ! Très tôt, il est interpellé par ces mystères qui ne cesseront jamais de le fasciner. Éloigné de ses parents, la solitude le ronge. Il les rejoint à Paris dès l'automne 1856. Il emporte avec lui une foi toujours vivace allant parfois jusqu'à des envolées mystiques « à la Thérèse d'Avila », ainsi qu'en témoigne son livre « Dieu dans la Nature » dont la première édition date de 1867. Le texte ci-dessous, dans une réédition de 1932, p. 547, vol. 2, est extrait du Livre V de l'épilogue titré « *La prière universelle* » :

« O mystérieux Inconnu ! m'écriai-je, Être grand ! Être immense ! qui sommes-nous donc ? Suprême auteur de l'harmonie ! qui donc es-tu, si ton œuvre est si grande ? Pauvres mites humaines qui croient te connaître ! ô Dieu ! ô Dieu ! atomes, rien ! que nous sommes petits ! que nous sommes petits !

« Que tu es grand ! Qui donc osa te nommer pour la première fois ! Quel est donc l'orgueilleux insensé qui pour la première fois prétendit te définir ! O Dieu ! ô mon Dieu ! toute-puissance et toute tendresse ! immensité sublime et inconnaissable !

« Et quel nom donner à ceux qui vous ont nié, à ceux qui ne croient pas en vous, à ceux qui vivent hors de votre pensée, à ceux qui n'ont jamais senti votre présence, ô Père de la nature !

« Oh ! je t'aime ! je t'aime ! Cause souveraine et inconnue. Être que nulle parole humaine ne peut nommer, je vous aime, ô divin Principe ! mais je suis si petit que je ne sais si vous m'entendez... »

(...) « Oui ! tu m'entends, ô Créateur ! toi qui donnes à la petite fleur des champs sa beauté et son parfum ! La voix de l'Océan ne couvre pas la mienne, et ma pensée monte à toi, ô mon Dieu ! avec la prière de tous.

Qu'on ne s'y méprenne pas, il ne s'agit nullement de glorifier le Dieu de la Bible, mais le Dieu de la Nature. Les progrès de la Science ébranlent l'obscurantisme jusqu'ici entretenu par l'Église. Le darwinisme arrivé en 1859 a convaincu Flammarion. Avec l'évolution des espèces, il voit un progrès des vertus humaines et une purification progressive de l'âme. Au stade où nous en sommes actuellement, nous sortons à peine de l'animalité avec nos guerres et nos égoïsmes. Le spiritisme est encore à l'état d'une « *force naturelle inconnue* », mais CF y voit déjà une nouvelle science qui se profile. N'est-ce pas le siècle qui découvre des forces jusqu'ici cachées comme les différentes longueurs d'ondes ? L'expérimentation fait foi et tout le reste n'est que superstition. Son anticléricalisme s'affirme, mais les autres religions n'en sont pas moins épargnées. Dans le texte qui suit (2), il nous livre son « credo » où les croyances sont bannies au profit d'un « *Être absolu* » mis en valeur par les sciences et particulièrement l'astronomie :

(1) « Et quant à l'homme lui-même, nous avons vu que sa place caractéristique dans la création est moins son caractère anatomique que sa valeur intellectuelle considérée dans sa raison et dans le progrès dont il est capable. » in *Dieu dans la Nature*, p539

« ...l'être que les habitants de la Terre ont appelé dieu jusqu'ici n'existe pas. Le Bouddha des Chinois, l'Osiris des Égyptiens, le Jéhovah des Hébreux, le Jupiter des Grecs, Dieu le Père ou Dieu le Fils des chrétiens, ou le grand Allah des musulmans, sont des conceptions humaines, des personnifications créées par l'homme et dans lesquelles il a incarné non seulement ses aspirations les plus hautes et ses vertus les plus sublimes, mais encore et surtout ses prévarications les plus grossières et ses vices les plus pervers. C'est au nom de ce prétendu dieu que des monarques et des pontifes ont, dans tous les siècles et sous le couvert de toutes les religions, asservi l'humanité dans un esclavage dont elle ne s'est pas encore affranchie; c'est au nom de ce dieu qui « protège l'Allemagne », qui « protège l'Angleterre », qui « protège l'Italie », qui « protège la France », qui protège toutes les divisions et toutes les barbaries, que de nos jours encore les peuples soi-disant civilisés de notre planète sont perpétuellement armés en guerre les uns contre les autres et excités comme des chiens furieux à se précipiter dans une mêlée au-dessus de laquelle l'hypocrisie et le mensonge assis sur les marches des trônes font régner le « dieu des armées » qui bénit les poignards et plonge ses mains dans le sang fumant des victimes pour en marquer au front les potentats couronnés. C'est au nom de ce dieu que les pontifes ont fait ignominieusement monter sur le bûcher Jeanne d'Arc, Jordano Bruno, Etienne Dolet, Jean Huss et tant d'autres héroïques victimes, qu'ils ont condamné Galilée et béni la Saint-Barthélemy ; que les étendards de Mahomet ont couvert l'Europe d'armées d'assassins ; que tous les rois du « peuple de dieu » n'ont pas cessé de verser le sang humain ; que Gengiskhan et Tamerlan marquaient les routes de leurs conquêtes par des pyramides de têtes coupées. C'est à ce dieu que l'on élève des autels et que l'on chante des Te Deum. Symbole de l'oppression des peuples, de l'assassinat et du vol, cet être infâme n'existe pas, n'a jamais existé.

Il est étrange que l'homme, tout grossier, tout sauvage, tout barbare qu'il est encore, à peine sorti de la carapace de l'ignorance primitive, incapable, comme il l'est, de connaître même son propre corps, ayant à peine commencé d'épeler le grand livre de l'univers, ait osé, de bonne foi, inventer Dieu. Il ne connaît pas sa fourmilière et il a eu la prétention de découvrir l'Inconnaissable ! A une époque où l'on ne savait absolument rien, où l'astronomie, la physique, la chimie, l'histoire naturelle, l'anthropologie, n'étaient pas encore nées, où l'esprit, faible, vagissant, n'était entouré que d'illusions et d'erreurs, l'audace humaine a conçu les religions prétendues révélées et les dieux placés à leur tête ! Que Confucius, Bouddha, Moïse, Socrate, Jésus ou Mahomet aient rêvé donner aux hommes un code de morale destiné à les dégager de la barbarie et à les élever dans l'idée du bien, de telles tentatives, de telles œuvres ne peuvent que recevoir les hommages et l'admiration de tous ceux que ont souci de progrès intellectuel et moral de l'humanité. Que les fondateurs et les organisateurs des rites religieux aient placé à la tête de chaque culte un être idéal inattaquable au nom duquel ils prétendaient commander, on peut encore reconnaître là une œuvre utile au point de vue social, mais dont la valeur ne sort pas de l'ordre social et n'a pas d'autre but que l'intérêt général des hommes et des sociétés. Mais que ces dieux inventés par les hommes aient été considérés comme existant réellement – dans un ciel d'ailleurs absolument imaginaire et détruit dès les premières conquêtes de l'astronomie ; - qu'ils aient été et qu'ils soient encore adorés par une partie du genre humain et qu'en notre époque même des chefs d'État fassent de la politique au nom du droit divin, montrent l'empreinte du « doigt de Dieu » sur les plaies les plus monstrueuses du corps social, et décorent de l'image d'une providence locale leurs drapeaux de batailles, comme aux temps de Jeanne d'Arc, de Constantin ou de David, il y a là un anachronisme choquant, un mélange d'imposture et de crédulité, d'hypocrisie et de sottise indigne de l'ère d'étude loyale et positive en laquelle nous vivons, et qui ferait prendre en mépris, par tout homme indépendant, tous les fonctionnaires qui vivent aux dépens d'un pareil système.

(2) Extr. de « Rêves étoilés », 1888, VOYAGE DANS LE CIEL, La Nuit étoilée, III. A trois cents millions de lieues, p. 104-109.

La recherche de la nature de la cause première – je ne dis pas la « connaissance de Dieu », prétention digne d'un théologien et absurde en soi – mais seulement la recherche de l'Être absolu, de l'origine de l'énergie qui soutient, anime et régit perpétuellement l'univers, de la force qui agit universellement et perpétuellement à travers l'infini et l'éternité et donne naissance aux apparences qui frappent nos yeux et sont étudiés par nos sciences, cette recherche, dis-je, ne pouvait pas être entreprise, ni même légitimement conçue, avant les premières découvertes de l'astronomie et de la physique modernes, c'est-à-dire avant les investigations de Galilée, de Képler et de Newton. Il n'y a pas plus de deux siècles que l'idée religieuse pure, affranchie des idolâtries, des mythologies de tout ordre, des erreurs et des superstitions produites par l'ignorance primitive, il n'y a pas plus de deux siècles que cette idée a pu surgir de l'évolution scientifique moderne. Toutes les religions actuellement existantes ont été fondées aux époques d'ignorance, où l'on ne savait rien, ni sur le ciel ni sur la terre. La vraie religion, c'est-à-dire l'union des esprits libres dans la recherche de la Vérité, ne pourra être que l'œuvre d'une époque telle que la nôtre, dans laquelle quelques esprits courageux et désintéressés se seront dégagés de l'hypocrisie des fausses doctrines, ne seront pas tombés pour cela dans l'athéisme puéril des gens superficiels qui ne voient pas plus loin que l'écorce, et qui appliqueront sincèrement et librement toutes les branches de la science à la recherche de la constitution intime de l'univers et de l'être humain. L'avenir nous instruira. Aujourd'hui nous savons peu : nous commençons seulement à apprendre.

Celui qui a fait plusieurs fois le tour du globe terrestre, qui a visité l'Europe et l'Asie, l'Afrique et les deux Amériques, raisonne sur un mode incomparablement plus large, au point de vue de l'histoire et de l'état de l'humanité, que celui qui n'est jamais sorti de son village ou de sa province. Entre les idées étroites, incomplètes, illusoire, fausses de celui-ci et les appréciations générales, justes, judicieuses, exactes, du premier, il y a la différence de la nuit au jour. (...)»³

Dieu par la Science, telle est sa philosophie astronomique qu'il développe avec force d'arguments parfois contradictoires (4). Il rejette tant l'athéisme que le matérialisme, et pourtant s'y apparente subrepticement, parce que tiraillé par un conservatisme culturellement inné et une métaphysique fraîchement acquise (5).

Il n'échappe pas au doute et c'est ce qui l'anime. Avec l'utopie en plus !

CF fit sienne la pensée du philosophe Sir Humphry Davy affirmant : « *Elevons-nous vers l'Être suprême par l'exercice croissant de nos facultés intellectuelles. Si nous n'avons pas tous une croyance égale en la religion révélée, la philosophie spiritualiste des sciences nous invite toutefois à conclure à la religion naturelle* » (6).

Joseph Theubet

Une conception qui nous rappelle celle de Victor Hugo dans un passage extrait de « DIEU » :

Dieu ! J'ai dit dieu. Pourquoi ? Qui le voit ? Qui le prouve ?

C'est le vivant qu'on cherche et le cercueil qu'on trouve.

Qui donc peut adorer ? Qui donc peut affirmer ?

Dès qu'on croit ouvrir l'être, on le sent se fermer.

Dieu ! cri sans but peut-être, et nom vide et terrible !

Souhait que fait l'esprit devant l'inaccessible !

Invocation vaine, aventurée au fond

Du précipice aveugle où nos songes s'en vont !

Mort qui te porte, ô monde, et sur lequel tu vogues !

Nom mis en question dans les sourds dialogues

Du spectre avec le rêve, ô nuit, et des douleurs

Avec l'homme...

(4) Cuny Hilaire, Camille Flammarion, Ed. Seghers, 1964, pp. 130-1

(5) Ibid., pp. 126-7

(6) Sir Humphry Davy, Derniers jours d'un philosophe : entretiens sur la nature, les sciences, les métamorphoses de la Terre et du Ciel, l'humanité, l'âme et la vie éternelle. Traduction de l'anglais, préfacé et annoté par Camille Flammarion, 1869, 370 p